

Le gouvernement de la République n'a pas été ni le premier, ni le seul à persécuter les ordres religieux ; déjà sous la monarchie et l'empire, tantôt les Jésuites, tantôt les Dominicains ont dû quitter la France pour prendre le chemin de l'exil. Mais les orages, quelque violents qu'ils puissent être, n'ont pas une durée éternelle : il y a encore, même en France de beaux jours pour les ordres religieux.

Quelle sera l'issue des difficultés religieuses qui troublent maintenant la France, nul ne peut le prévoir au juste.

Certes, Clémenceau, chef du gouvernement actuel, n'est pas un partisan déclaré de la cause catholique. Mais c'est un politicien de haute valeur, un homme d'une habileté consommée, qui fera tout en son pouvoir pour empêcher que la crise éclate, parce qu'il sait qu'elle amènera un dénouement fatal. Fermer les églises, c'est déterminer une guerre civile ; Clémenceau l'a compris, c'est pourquoi il a annoncé que les temples resteraient toujours ouverts à la piété des fidèles. Il a, de plus, prolongé de douze mois le délai fixé d'abord à l'exécution de la loi. Espérons que ce sursis, prélude de plus importantes concessions encore, préparera une entente que Rome pourra accepter sans que sa dignité ou ses devoirs en soient lésés!

◆◆◆

Ma lettre est déjà tellement longue que je dois remettre à un autre article, le plaisir d'entretenir mes lecteurs, sur les personnages intéressants que j'ai rencontrés lors de mon trop court séjour à Paris.

Parmi ceux-ci, je mentionnerai, Madame Adam, ( Juliette Lamber ), qui m'a offert en son abbaye de Gif, située dans l'intéressante vallée de Chevreuse, une très généreuse hospitalité ; la chère madame Th. Bentzon, si sympathique aux Canadiens, Mme la comtesse de Martel ( Gyp ), qui m'a aussi reçue, chez elle, avec une bienveillance toute affectueuse, la charmante et gracieuse Mme Adolphe Brisson, la délicieuse Cousine Yvonne, des Annales Politiques et

Littéraires ; Mlle Th. Vianzone, qui garde de son séjour au milieu de nous, le plus constant des souvenirs, et quelques autres personnalités non moins dépourvues d'intérêt.

Françoise.

## La mort du Prospecteur

Là-bas, dans le nord lointain, sur la rive de quelque marais, dont les eaux putrides recèlent, par un ironique contraste, l'or, rançon des jouissances, et la fièvre mortelle, le prospecteur a établi son camp.

Et depuis un mois, tout entier au labeur passionnant, il lave, tamise sans arrêt, amoncelant la précieuse poudre qui, dans sa pensée, doit avec la richesse, lui valoir le bonheur.

...Ce soir, le prospecteur est particulièrement joyeux.

Supputant sa récolte métallique, il a prévu le jour prochain où il pourrait reprendre la route du Sud, la route qui ramène au foyer, et invinciblement dans l'exubérance de son contentement une chanson est venue à ses lèvres, une chanson du pays, familière, dont la cadence rythme le balancement monotone du crible.

A la claire fontaine,  
Je me suis rep...

Soudain sa voix s'interrompt, étranglée, et tandis que le vers inachevé meurt lentement d'écho en écho, une angoisse brusque mouille ses tempes de sueur froide, étreint sa gorge.

Ne sachant pas, vaguement effrayé, le prospecteur demeure immobile quelques secondes, puis se redressant péniblement il passe une main tremblante sur son front moite, alors à voix basse, comme s'il craignait d'entendre, il murmure une phrase dont un mot seul est distinct : la fièvre!...

Oui, c'est elle, la fièvre somnolente dans les joncs de la rive bourbeuse

qui guettait l'homme, et s'en empare, sinistrement coquette, au moment même où celui-ci croyait avoir déjoué ses attaques.

Pour la première fois depuis son arrivée dans ce lieu maudit, le prospecteur a conscience de la solitude effrayante qui l'environne, et les conséquences fatales de son isolement se présentent, avec une netteté cruelle, à son esprit.

Sans espérance de secours étrangers, sans médicament pour enrayer le mal imprévu, l'arrêt est irrévocable : c'est la mort.

Alors le prospecteur dont les dents claquent maintenant de froid et d'épouvante, obéissant à l'instinct qui pousse la bête à revenir mourir à sa tanière, gagne, à pas lourds et incertains, la tente étroite qui s'élève sur la berge rocailleuse.

En un si court laps de temps, les ravages causés par la fièvre pestilentielle se sont produits tellement rapides, tellement intenses que l'esprit se refuse presque à admettre que cette chose inconsciente et blême qui s'écroule sur le lit de camp soit l'homme qui tout à l'heure s'acharnait à sa tâche en chantant.

...Un jour s'écoule, la tente demeure close et muette ; inertie l'homme ne vit plus les heures qui s'égrainent lentes...

Le regard fixe, un douloureux regard de fiévreux qui semble quémander en vain quelque soulagement, il gît, plongé en une sorte de torpeur, proie facile pour le mal dont rien n'entrave l'œuvre mortelle.

Durant la nuit suivante la fièvre qui s'aggrave subitement change de phase.

L'agitation succède au coma, le prospecteur prononce des mots sans suite, délire, s'agite, se lève, marche, se recouche.

Puis, comme l'aube blanchit l'orient, obéissant à quelque suggestion soudaine il se lève de nouveau, saisit au pied de sa couchette le sac qui renferme sa richesse stérile, les paillettes pour la conquête desquelles il succombe, et écartant d'un geste nerveux le lambeau de toile qui clot la tente, il descend la berge qui